

Lhattie Haniel

Lady Rose & Miss Darcy, deux cœurs à prendre...

L'univers étendu d'Orgueil & Préjugés

Inspiré de l'œuvre de Jane Austen



Là où ma raison s'égare,
mon cœur y trouve son chemin.

À Toi, *Tout Court*.

À Ma Fille, *Unique*.

À Ma Mère, ma première lectrice.

À Mary. À tous Ceux et Celles
qui m'ont accompagnée dans cette histoire.

Merci.

Prologue

Le Départ

*Ascot, Bridge Park,
Vendredi 7 avril 1797*

Sa Seigneurie – John William Dorian Scott, 4^e duc de Bridge – était complètement anéantie. Lady Sarah-Ann venait de rendre son dernier souffle et rien, qu'il ne puisse faire, ne pourra changer ce fait. Il était assis sur le lit de sa tendre aimée, recherchant dans sa mémoire les souvenirs de son sourire et le reflet de son propre visage qu'il voyait dans son beau regard vert lorsqu'elle le fixait avant de l'embrasser. Abattu par la douleur et le chagrin, il posa alors ses mains sur son propre visage. Les traits de la duchesse étaient si apaisés que l'on aurait pu croire qu'elle dormait, tout simplement. Pourtant, l'accouchement avait été une épreuve tragique, où deux êtres s'étaient éteints ensemble, sans cri ni pleur, plongeant la pièce dans un silence profond.

John, son unique fils âgé tout juste de sept ans, entra à pas feutrés dans la suite ducale, sans que son père ne s'en rende compte. Il s'approcha du lit où sa mère, lui semblait-il, dormait. Il se saisit de sa main – d'une beauté rare – si blanche en cet instant. Celle-ci dépassait de l'édredon confectionné dans une soie violette qui la recouvrait jusqu'au cou. En vue d'une caresse, il l'agita doucement. Pourtant, la *belle* main de sa mère resta inerte, sans pouls, sans vie.

Il regarda alors son père qui n'avait pas bougé de sa posture dans laquelle, depuis un bon moment, il avait perdu le sens de la réalité. Tout en s'adressant à celui-ci, John retourna son visage vers celui de sa mère.

– Papa, pourquoi maman ne bouge-t-elle pas ?

– ...

– Papa ! s'exclama-t-il, en regardant de nouveau son père qui ne prenait toujours pas la peine de lui répondre.

L'avait-il seulement remarqué ?

Sûrement pas avant cet instant.

Il releva doucement sa tête qu'il tenait toujours entre ses mains. Troublé, il regarda le visage de son fils comme s'il voyait une apparition. Il ressemblait tellement à sa femme que sa vue lui en fût insupportable. Les yeux rougis par le chagrin, il fixa son enfant d'un regard perçant.

– Sortez ! Sortez de cette chambre ! lui dit-il le verbe haut, en se relevant de son fauteuil avec de grands gestes.

C'était la première fois que John entendait son père crier après lui. Il était un petit garçon si sage et si obéissant que les adultes, qui l'entouraient, n'avaient jamais eu à hausser la voix pour se faire entendre. Son père était reconnu pour avoir un naturel calme, plutôt généreux et magnanime. Et on l'aimait pour la bonté de son cœur. Mais surtout, il adorait son fils.

Aussi, John fut-il surpris ! Surpris par ce père qu'il aimait tant !

Il fixa ce dernier d'un regard ahuri. Puis, la peur au ventre et les yeux brouillés par ses larmes qui commençaient à rouler sur ses petites joues, il déguerpit de la chambre en laissant retomber dans le vide, la main ballante de sa mère.

La panique lui fit traverser, en courant, un corridor parme entrecoupé d'une multitude de salons et de pièces de couleurs différentes dont les murs déclinaient toutes les nuances de pastel. Il continua sa course dans le couloir principal, d'un blanc immaculé. Il dégringola la volée de marches – qu'il y avait dans l'escalier central – avant de se décider à revenir sur ses pas, égaré, ne sachant pas où aller. Il passa devant la porte de la suite ducal et accourut jusqu'à la dernière chambre au bout du couloir. Cette pièce avait été réservée pour sa tante, Lady Mary-Margaret de Montfort, qui était revenue

de France pour assister à l'heureux évènement. Malheureusement, la vie en avait décidé autrement. John cogna à la porte et n'attendit pas qu'on lui signifiât d'entrer. Aussitôt dans la chambre, il se jeta dans les bras de sa tante, essoufflé par sa course folle.

– Mon enfant, respirez ! Que vous arrive-t-il ? lui dit-elle le visage inquiet en se relevant de sa chaise.

– Ma tante ! Oh, ma tante ! Papa... papa m'a crié... J'ai demandé pourquoi... maman ne bouge pas et... et papa m'a crié très fort... sortez ! hoqueta en pleurs John, en gesticulant sur place et en se tordant une main dans l'autre toujours la peur au ventre de ce qui venait de lui arriver avec son père.

Mary-Margaret – qui, impuissante, avait assisté quelques heures auparavant à l'accouchement – se positionna à genoux sur le sol et serra John dans ses bras.

– Qu'est-ce que maman a ? demanda-t-il toujours en pleurs, en touchant une mèche de cheveux de sa tante.

– Oh, mon enfant, mon tout petit. Votre maman et votre petite sœur sont parties voir les anges dans les cieux.

John ne comprit pas vraiment ce que sa tante venait de lui dire. Comme il continuait à pleurer, elle lui caressa le visage en essuyant ses larmes qui y coulaient à flot.

– Mais quand est-ce... quand est-ce que maman va revenir ? lui demanda-t-il dans un sanglot qu'il ne put retenir.

Mary-Margaret eut un mal fou à contenir ses larmes, triste et attendrie par cet unique petit neveu qu'elle aimait tant.

– Ô Seigneur ! pensa-t-elle. *Comment lui faire comprendre cela ? Il est bien trop jeune pour ne plus avoir sa maman. Et dire que je dois le quitter, afin de retourner en France retrouver mon époux*, se désola-t-elle le cœur déchiré.

Elle ne sut quoi lui répondre. Alors, elle se releva et l'encercla avec ses bras.

– Viens là, mon trésor.

Et tout en lui disant ces mots, elle se rassit sur sa chaise en installant John sur ses genoux. Elle le berça tendrement pendant quelques minutes, tout en lui fredonnant une comptine. Celui-ci s'assoupit aussitôt. Elle se releva, l'enfant toujours au creux de ses bras. Elle s'approcha du lit et le déposa délicatement dessus, avant de s'allonger auprès de lui.

Lady Mary-Margaret – sœur aînée du duc de Bridge – avait épousé, il y avait des années de cela, Daniel de Montfort. C'était un Français qui n'avait pas l'intention de quitter ni son pays ni son château situé dans le bourg du Petit Andely – où il demeurerait en tant que dernier vicomte de sa lignée. Bien que ce mariage fût un mariage de passion, le couple n'eut malheureusement pas la joie d'avoir d'enfant. Aussi,

aimaient-ils tous deux tendrement John – un petit garçon très attachant.

Plus tard dans la soirée, le repas se déroula brièvement, juste avec les restes du repas du midi – chose rarissime à Bridge Park ! Les restes – copieux – étaient généralement réservés pour la domesticité. Cependant, ce jour-là, le duc avait donné l'ordre à son majordome qu'il en soit ainsi. Il voulait un repas léger et rapide, afin de s'enfuir avec son chagrin dans sa chambre, mais il avait besoin de s'entretenir, auparavant, avec sa sœur. De plus, la laisser dîner seule aurait été plus qu'impoli.

Assis à table, faisant front à Lady de Montfort qu'il regardait fixement, il frotta – d'un air pensif – son menton qui s'était assombri d'une barbe naissante. Il ne savait comment s'y prendre. Pourtant, sa sœur, beaucoup plus âgée que lui d'une quinzaine d'années, l'avait toujours compris. Enfant, elle le taquinait souvent et l'appelait toujours par son deuxième prénom. À la suite du décès de leur mère, elle avait pris le rôle de cette dernière, très protectrice du jeune garçon qu'il était à l'époque. Aussi, ce qu'il s'apprêtait à lui demander ne pouvait pas la choquer, pensa-t-il.

– Mary-Margaret, j'ai quelque chose d'important à vous demander, lui dit-il en soupirant.

Elle releva la tête de son assiette. Remarquant le visage triste de son unique frère qu'elle aimait tant, elle essaya de le rassurer.

– Oui, mon frère, vous savez fort bien que vous pouvez tout me demander. Je serai toujours là pour vous deux, vous le savez.

– Je le sais et c'est pourquoi ma demande ne doit pas vous offusquer. Lors de votre retour en France, je veux que vous emmeniez John. Je veux qu'il quitte Bridge Park et que vous preniez soin de l'élever... Loin de moi, ajouta-t-il, gêné.

Elle rétorqua tout en posant bruyamment ses couverts dans son assiette.

– Allons, William ! Que dites-vous ? Vous êtes sous le choc de la mort de votre femme. Vous ne pouvez pas vous séparer de votre fils sur un coup de tête ! Il a besoin de vous, enfin !

Mary-Margaret avait les traits de son visage complètement tirés par cette nouvelle déconcertante. Néanmoins, son frère poursuivit.

– Je ne peux pas élever un enfant de cet âge, seul, sans ma bien-aimée. Prenez-le avec vous lorsque vous retournerez en France, la semaine prochaine. Dès demain matin, je lui expliquerai pourquoi cela sera ainsi mieux pour lui. Il lui faut une mère et, ici, il n'en a plus !

– Vous êtes encore jeune, mon frère, lui répondit-elle spontanément avant de s'interrompre. *Comment poursuivre une telle conversation délicate ?* songea-t-elle.

Un silence se fit avant qu'elle ne rajoute :

– Je m'excuse de vous dire cela, maintenant, alors que votre chère Sarah-Ann que j'adorais vient tout

juste de nous quitter, mais vous êtes jeune, mon frère, et il sera toujours temps pour vous de refaire votre vie lorsque votre chagrin sera épuisé. Vous pourrez toujours donner à John, l'éducation qu'il mérite ! N'oubliez pas, William, qu'il est le futur duc de Bridge !

Son frère, sans aucune réaction à ses paroles, posa sa tête entre ses mains.

– Enfin, William ! John vient de perdre sa mère ! Il ne peut pas en plus perdre son père ! Vous en rendez-vous compte ?

– On ne le peut plus que moi, Mary, s'exprima-t-il doucement en relevant la tête. Vous ne comprenez pas. Je l'aimais tant qu'il m'est impensable de voir l'avenir sans elle. Il ressemble tellement à sa mère que le voir m'en est devenu insupportable.

– Fort bien, William ! J'emmènerai donc John. Cependant, vous êtes son père et vous viendrez le rechercher lorsque vous serez fin prêt à le faire. D'ici là, mon mari et moi-même l'élèverons du mieux que nous le pourrons.

Un autre silence s'imposa à eux. Puis Mary-Margaret se leva et s'approcha de son frère. Elle prit sa main dans la sienne.

– Mon frère, je préférerais parler moi-même à mon neveu. Je pense que cela sera peut-être plus facile... S'il doit vivre les prochains mois avec nous, j'aimerais qu'il comprenne que ce n'est que pour son bien.

– Veuillez m’excuser, Mary. Je sais que je vous en demande beaucoup. Néanmoins, je souhaiterais que vous emmeniez John et que vous l’éleviez comme s’il était votre fils. Je sais que vous et votre mari ne pouvez avoir d’enfant. Aussi, cela pourrait-il être une chance pour vous deux. Et je suis sûr que John n’en sera que plus équilibré. Je l’aime, mais je ne me sens plus moi-même et j’ai peur du mal que je pourrai lui faire...

Lord de Bridge, complètement anéanti avec un fort sanglot dans la gorge, regarda sa sœur.

– Notre fils ? Mais, William...

Mary-Margaret n’eut pas le temps d’achever sa phrase.

– Mary, je vous en supplie. Il n’y a qu’à vous que je peux adresser une telle demande.

– Soit ! acquiesça-t-elle.

Alors, il se releva de son siège et serra dans ses bras cette grande sœur qui avait toujours été là, pour lui, comme une mère. Elle déposa sur son front un tendre baiser maternel.

Le lendemain en fin de matinée, Mary-Margaret expliqua à John ce qu’il allait advenir de lui durant les prochains mois, tout en essayant de lui faire comprendre, également, que sa maman ne reviendra plus. Du haut de son jeune âge, il ne comprit pas vraiment toutes ses paroles, mais il était soulagé de partir avec sa tante. L’attitude que son père avait eue la veille, à son égard, l’avait fortement effrayé.

Il quitterait donc l'Angleterre ainsi que ses amis et la vie qu'il avait auprès de son père. Sans s'en rendre compte, une vie différente avait déjà commencé pour lui, et ce, à la seconde où sa mère avait cessé de respirer.

Deux jours plus tard, John, accompagné de sa tante, quitta la demeure de son père. Ce dernier – assis à son bureau le regard dans le vide – resta seul, inconsolable.

C'est une vérité notoire et manifeste de Mère Nature qu'il me faut vous rappeler : lorsqu'une jeune femme qui se refuse à tomber dans le piège matrimonial, en refoulant tous sentiments amoureux qu'elle trouve futiles, viendrait à croiser le chemin d'un jeune homme et que par le plus grand des mystères, son cœur succombe à son charme, il y a une forte probabilité qu'elle change d'avis tout simplement ! Si tant est qu'elle ait l'esprit assez ouvert pour s'en rendre compte et la franchise de se l'avouer, bien sûr ! Cependant, je vous rassure : les mères, qui ne pensent qu'à marier leurs filles, s'en chargent aisément à leurs places !

NDC

Chapitre I

L'Annonce

*Ascot, Easton Hall,
Vendredi 18 juillet 1817*

Le soleil commençait tout juste à nourrir de ses rayons la cime des séquoias géants, qui encadraient l'entrée d'Easton Hall, ainsi que la grande allée de marronniers qui donnaient toute sa profondeur à la magnifique demeure. Celle-ci, qui appartenait à la famille Easton depuis plusieurs générations, s'était enrobée – comme chaque matin – d'une tendre brume. Et les toits du manoir ainsi que ceux des écuries s'étaient légèrement colorés de premières lueurs de l'aube. Posé sur un muret, un rossignol entama son premier chant matinal, tandis que les roses commençaient tout juste à s'ouvrir en libérant un profond parfum poudré, qui embauma l'air frais. Cette demeure était située sur une plaine boisée, faisant front à un lac approvisionné par un petit ruisseau qui traversait plusieurs grandes propriétés.

Ce domaine était entouré d'une forêt majestueuse, où les arbres appartenaient à d'autres siècles et où la nature avait déployé ses plus beaux atours. C'était, sans conteste, le parc le plus resplendissant d'Ascot et qui faisait la fierté de ses propriétaires. Celui-ci était déjà envahi par une horde de jardiniers qui s'empressaient dans le ratissage des allées, la taille de buissons et autres plantes. Tandis que l'aide-cuisinière, pressée, leur demandait si elle pouvait cueillir – dans le potager et les serres – des légumes et des fruits pour les repas du jour.

Les premiers rayons levants éclairaient à peine les soupiraux du sous-sol – où l'office était situé – que déjà toute la domesticité vaquait à ses tâches quotidiennes. Il s'échappait des fourneaux, des odeurs de cuissons qui se diffusaient jusqu'aux étages supérieurs. C'est là que Charles Andrew Easton, comte de Grey, et Lady Jane-Elizabeth, sa femme, étaient encore profondément endormis. Tout comme Lord Charles, leur fils aîné âgé de vingt-cinq ans, qui était rentré un peu avant l'aube d'une soirée entre amis. Ainsi que Lady Mildred, leur fille cadette âgée de dix-sept ans qui dormait, elle aussi, paisiblement dans sa chambre – qui démontrait par ses décors qu'elle n'était pas encore sortie de l'adolescence... Seule Lady Rose, la première des filles Easton, ne dormait pas. Elle était déjà plongée dans l'un de ses livres d'aventures romantiques dont la couverture de cuir était usée par tant d'heures de lecture. Elle était

une passionnée, inspirée par les tourments de l'âme, exaltée par la fougue de ce qu'elle lisait. Même si elle soutenait le contraire et le criait haut et fort !

Tout ce petit monde vivait tranquillement dans ce vaste domaine. Les Easton étaient une riche famille de l'aristocratie dont le nom était renommé au sein de la société. Elle était unie tant dans le couple que dans la fratrie, et était reconnue pour sa bonté ainsi que pour sa générosité.

Bien que la richesse du comte soit conséquente et puisse lui permettre d'habiter un domaine encore plus grand qu'Easton Hall, cela ne fut jamais envisagé. Jane-Elizabeth était fortement attachée à celui-ci. C'était sur ce sol – un genou à terre – que son mari lui avait déclaré toute la force de son amour.

L'intérieur du manoir était calme tant que les propriétaires des lieux restaient cloisonnés dans leurs chambres. Soudain, Fripon, le petit chien de Lady Mildred, détala dans le couloir principal du deuxième étage. Il était poursuivi par la cuisinière en chef dont l'embonpoint l'empêchait de courir aussi vite qu'elle le souhaitait. Fripon tenait dans son museau son butin et ne semblait pas prêt à vouloir le céder. Son passage fut peu bruyant. À peine quelques petits claquements de griffes sur le sol en marbre. Mais on n'aurait pu en dire autant de la cuisinière qui jurait en voyant s'éloigner le déjeuner de ses maîtres !

– Si je t’attrape satané petit voleur, je vais te transformer en rôti et tu l’auras fortement mérité ! s’exclama-t-elle, le souffle court.

Si bien qu’à cause de cette course effrénée, tous les membres de la famille Easton furent réveillés en même temps. Ils se retrouvèrent tous, sans exception, dans le petit salon mauve pour y prendre le petit déjeuner. De bonnes dimensions, c’était une pièce meublée de plusieurs meubles bas sur lesquels étaient déposés – dans de magnifiques vases en faïence ou en cristal – d’énormes bouquets de fleurs fraîchement coupées. Une grande table ronde en bois de rose, posée sur un superbe tapis d’Aubusson, venait compléter le mobilier. Les tentures de velours lavande – brodées d’arabesques tissées de fils d’or qui habillaient les grandes fenêtres – étaient tirées et le soleil diffusait sa douce lumière sur les superbes tapisseries qui garnissaient les murs. Du pain chaud, des toasts et de la marmelade de cerise, le tout disposé sur un énorme plateau en argent, étaient accompagnés d’une théière remplie d’un breuvage brûlant. Le petit déjeuner fut animé par l’annonce d’un bal que Lady Jane-Elizabeth souhaitait donner au domaine, au plus tard, dans un mois.

– Maman ! Mais c’est formidable ! s’exclama Mildred, en entendant les paroles de sa mère.

– Oui, mon enfant ! Mais, pour l’instant, votre père et moi-même n’avons pas encore décidé si vous y participerez ou non. Je dois vous rappeler que les bals